NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

107 N° 3 1985

Gaudium et spes hier et aujourd'hui

Bernard LAMBERT (op)

p. 321 - 346

https://www.nrt.be/fr/articles/gaudium-et-spes-hier-et-aujourd-hui-838

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Gaudium et spes » hier et aujourd'hui *

Sous la direction du Cardinal Garrone et en collaboration avec Monseigneur Pierre Haubtmann, principal rédacteur de la Constitution pastorale, j'ai été associé de près à l'élaboration de ce document conciliaire, surtout en la période décisive de la dernière session. Et j'avoue que relisant une fois de plus ce texte, je me suis posé bien des questions. Avions-nous bien saisi la problématique, et les problèmes auxquels *Gaudium et spes* avait voulu répondre sont-ils passés ou encore actuels ? S'il fallait réexaminer les réponses et les orientations décidées alors, qu'ajouterions-nous de nouveau ? Enfin, qu'en est-il advenu de la Constitution pastorale dans la vie de l'Eglise ? Ne fut-elle qu'une impulsion grandiose à un moment donné ou s'est-elle si bien incorporée à la vie de l'Eglise qu'elle continue de la revitaliser en profondeur, par des virtualités et des lumières nouvelles ?

En lisant le plan des exposés de ce congrès, vous aurez sans doute reconnu tout comme moi qu'une conviction y est solidement exprimée : *Gaudium et spes* a été et demeure une puissante impulsion dans la vie de l'Eglise : impulsion qui s'exerce sur l'évangélisation, sur la culture, sur la vie économico-sociale, sur la paix.

J'irai même plus loin, au risque d'anticiper quelque peu sur les résultats de l'analyse de mon sujet. Je crois que l'un des plus beaux fruits de *Gaudium et spes,* c'est le pape actuel. Ses encycliques, ses discours à Rome et partout dans le monde, ses politiques pastorales et ses gestes en sont pénétrés. *Gaudium et spes* constitue vraiment la matrice permanente de sa pensée. On voit tour à tour revenir les grands thèmes de chacune des parties : la dignité et la vocation de la personne, le sens de la communauté humaine, l'activité de l'homme dans l'univers, le rôle de l'Eglise dans le monde de ce temps. Si je prends maintenant la deuxième partie, je vois

---

* Du 21 au 24 novembre 1983 s'est tenue à l'Université Notre-Dame (Etats-Unis) une conférence sur « l'Eglise et la Culture ». A l'invitation du P.Th. Hesburgh, Président de l'Université et membre du Conseil pontifical pour la Culture, le P.B. Lambert, O.P., théologien canadien, y a prononcé la leçon inaugurale dont la *NRT* est heureuse de publier ici le texte.

qu'il a poursuivi la traduction de chaque chapitre en enseignements ou en institutions.

D'excellents commentaires ont été faits de *Gaudium et spes* après le Concile. Vous les connaissez. Il est donc inutile de les reprendre. Ce à quoi je vous invite, c'est à une relecture de la Constitution pastorale en sa puissance de direction nouvelle pour la vie de l'Eglise.

Cela correspond aux trois points qu'on m'a demandé de traiter. Comment la Constitution pastorale est-elle venue à l'existence ? Qu'a-t-elle essayé de faire ? Qu'est-ce qu'elle a produit ?

Le sujet, vous le constatez, est immense. L'origine de *Gaudium et spes,* c'est la constatation de certains besoins révélés par la problématique. Ce qu'elle a essayé de faire, ce fut de rejoindre Jésus-Christ là où il en était aujourd'hui dans la réalisation de son dessein de salut. Ce qu'elle a accompli depuis le Concile, c'est un ensemble de résultats qu'il faut regarder avec soin.

Il me faut vous dire un mot sur la manière dont j'ai pensé m'acquitter de ma responsabilité en ce moment.

De toute évidence, il fallait partir de la problématique. Certes celle-ci évolue sans cesse. Les données d'aujourd'hui ne sont pas identiques en tous points à celles d'hier. Cependant, il y a des structures fondamentales qui ne changent pas du jour au lendemain. Pour les caractériser, *Gaudium et spes* a parlé de mutations. L'introduction de chaque chapitre en reprend l'explication. On peut certes ajuster les analyses pour les mettre à jour. Mais tenons bien présente à l'esprit la conviction que nous sommes, autant qu'à Vatican II, situés en plein passage à un nouvel âge de l'Eglise et du monde.

Je prendrai des problèmes majeurs constituant de vrais « signes des temps » à Vatican II comme aujourd'hui. A propos de chacun, je dirai : voici comment ils se sont imposés à l'attention de *Gaudium et spes*. J'indiquerai quelle solution on a donnée. Je mentionnerai des effets qui se poursuivent encore.

Voici les données centrales de la problématique que j'ai retenues.

Il y eut, je crois, d'abord la question suivante : *Devons-nous poursuivre l'ordre chrétien ancien ou en construire un autre ?* Deuxièmement, *qu'allons-nous faire devant la sécularisation du monde ?* En troisième lieu, *qu'est-ce que devient l'homme au sein des mutations de notre temps ?* Quatrième question, *comment*

pouvons-nous aider l'homme contemporain à construire la communauté mondiale dans la paix ? Enfin, *comment allons-nous évangéliser aujourd'hui ?*

Chacune de ces interrogations doit être considérée comme le centre d'une constellation de questions. J'en dirai quelques-unes. Les solutions ne pourront pas être toutes énumérées ni non plus les conséquences. La matière est immense et nous sommes en plein chantier. C'est aujourd'hui comme hier que nous continuons de rédiger et de faire *Gaudium et spes*.

I. - L'ordre chrétien

L'ordre ancien

Voici donc la première interrogation : *Devons-nous poursuivre l'ordre chrétien ancien ou en construire un autre ?*

Il peut sembler étrange de poser ainsi la question. Que restait-il donc de l'ordre ancien de la chrétienté au commencement de Vatican II ? Le minuscule Etat du Vatican, vestige bien lointain d'une puissance temporelle qui était venue à l'existence seize cents ans auparavant. Il existait des Eglises de chrétienté dispersées ici ou là dans le monde. Mais, après les ravages produits par l'invasion marxiste à travers le monde, après la grande vague d'hostilité de la culture contre la foi qui avait régné surtout à partir de 1800, où était donc la chrétienté ancienne ? Où était l'unanimité après la Réforme ?

L'Eglise vit les choses, puis les déclare. Et encore le fait-elle de manière à ne pas enterrer vif ce qui respire encore.

Posons tout de suite un axiome très général. Un ordre chrétien, c'est le retentissement social de l'Evangile. Si l'on veut bien prendre les choses d'assez haut, on retiendra qu'à partir des temps apostoliques il a régné un certain ordre chrétien. A partir de Constantin il y en eut un autre qui, d'avatars en avatars, s'étendit en s'amenuisant graduellement jusqu'à Vatican II. Et nous sommes au début d'une nouvelle étape. Je sais que cette division risque de passer pour une terrible simplification, tant elle recouvre des expressions différentes. Elle a quand même sa valeur. On peut même affirmer que les cinq versions successives de *Gaudium et spes* ont été autant d'étapes d'une prise de conscience que des choses étaient finies et que d'autres devaient apparaître, ou du moins qu'il fallait accepter qu'elles fussent apparues. Pourtant

l'alerte avait déjà été donnée dès le premier jour du Concile, quand l'intervention du Cardinal Liénart avait remis en question tout ce qui avait été préparé. Il venait de se passer quelque chose.

L'Eglise, durant les trois premiers siècles, s'était considérée comme l'Arche de Noé, l'arche du salut. L'Histoire était un déluge. Il fallait protéger les élus. Le retour du Seigneur ne devait pas tarder. L'Eglise aborderait sur la rive de l'eschatologie. Ce cadre de pensée dura jusqu'à l'arrivée de Constantin et du pape Sylvestre Ier. Constantin n'avait vraiment pas l'intention d'arrêter l'histoire, puisque la Croix qui lui était apparue dans le ciel était accompagnée de ces mots : « par ce signe tu vaincras. » Quant au pape Sylvestre, il lui apparaissait que le triomphe du Christ ne consistait pas nécessairement dans une suite ininterrompue de morts et de persécutions ni non plus dans l'anéantissement de Rome, la grande Babylone. Et si la volonté de Dieu était plutôt la conversion de l'Empire que Constantin offrait avec la sienne ? Nous sommes certes dans les derniers temps, les temps du Christ, pensait-il, mais cela ne rend pas l'eschatologie imminente. Rien ne permettait de dire que la barque de Pierre, entendez pour lors l'arche du salut, devait aborder tout de suite les rives de la fin. Le Christ avait dit de veiller, mais il avait également demandé à son Père de ne pas retirer ses disciples du monde. Certes nous allons vers la fin, mais le voyage pourrait bien durer plus longtemps. Il comprit donc que le règne de Jésus devait être universel et que les successeurs de Pierre en seraient les agents principaux sous la protection de l'empereur romain. L'Eglise peut donc être dans le monde et en faire partie. Elle peut aussi être dans le monde et spirituellement ne pas en être.

Avant Sylvestre Ier, l'Eglise reposait uniquement et exclusivement sur l'autorité spirituelle. A partir de lui et sous bien des formes assurément, son autorité spirituelle fut toujours conjointe à une autorité politique et financière.

Vatican II a marqué un tournant. Paul VI renonce à la tiare. Ses successeurs ne gardent que la mitre. Paul VI spiritualise le service de la diplomatie vaticane. Jean-Paul II veut rendre les finances du Vatican plus transparentes. Tout son agir nous dit qu'il doit exister dans le monde un lieu où les valeurs des Béatitudes devraient être les seuls étendards du Grand Roi. Le pape Sylvestre Ier va-t-il être désavoué ? Non, car tous ses successeurs ont maintenu la formule qu'il avait établie et cela a duré au moins

jusqu'à Pie IX. On ne peut désavouer un homme qui s'est imposé si longtemps. Est-il désormais écarté ? Non complètement car, tout au moins à vues humaines, et malgré les risques apocalyptiques qui nous menacent, il y a de grosses chances que l'Eglise doive traverser encore bien des espaces du monde avant de déboucher sur le terme de l'histoire.

Mais cela laisse tout entière la question : si nous ne pouvons poursuivre l'ordre ancien, vers quel ordre nouveau allons-nous nous diriger ?

Traits de l'ordre nouveau

Cette grande question était latente dans la problématique du troisième chapitre de la première partie de *Gaudium et spes*. Le texte est d'un détachement et d'une sérénité absolus, sans références susceptibles d'ameuter les passions ou de provoquer des discussions infinies. On dit les choses comme des constatations pures et simples. On écarte toute alliance avec quelque moderne Constantin. L'Eglise dit simplement : voici l'homme, c'est avec lui que je vais faire alliance. Il ne s'agit plus également de faire du temporel le marchepied du spirituel. Au contraire, l'Eglise en reconnaît la pleine valeur et l'autonomie. Il n'est plus question enfin de dire : la création a de la valeur, mais hâtons-nous de l'absorber dans l'éternel. Tout au contraire, *Gaudium et spes* déclare que création et rédemption sont deux structures qui viennent de Dieu, qui doivent demeurer jusqu'à la fin et que la parfaite coïncidence ne se réalisera que dans l'eschatologie.

Pouvons-nous ajouter d'autres traits ? Sûrement. Il est dit, dans le chapitre sur la culture, que l'Evangile est disponible à une pluralité de modèles culturels. Ce nouvel ordre chrétien serait-il donc comme un système d'étoiles, une galaxie, un réseau ? Paul VI a déclaré dans *Octogesima adveniens* qu'il était désormais difficile de prononcer une parole unique. Jean-Paul II dans ses voyages ne vient-il pas confirmer la parole que chaque Eglise doit dire, que chaque culture doit exprimer ? Allons plus loin. S'il faut toujours des institutions chrétiennes, cela n'implique pas la confessionnalisation maximale et systématique du profane. Le très beau livre du Cardinal Wojtyla, *Aux sources du renouveau. Etude sur la mise en œuvre du Concile Vatican II* [1], accorde une place

1. Paris, 1981 ; en polonais *U podstaw odnowy. Studium o realizacji*, Krakow, 1972 ; cf. *NRT*, 1979, 260-263.

centrale à la conscience. Sur quoi une chrétienté profane peut-elle, en effet, compter sinon sur l'identité jalousement conservée de son Eglise et sur la médiation des consciences ? C'est la conscience qui, transformée, change le monde. Etant située dans l'ordre profane, elle le respecte en son autonomie. Mais sachant ce qu'est l'homme existentiellement, elle se situe et le situe en fonction du salut.

Un ordre qui se fait

La lumière nous sera donnée chaque jour pour inventer ce nouvel ordre chrétien différent de l'ancien. Et déjà en ce moment elle est présente. Les Synodes des évêques, en effet, ont repris, morcelé, buriné l'œuvre du Concile. Et pour ne mentionner que ceux-là, les Synodes sur la Justice dans le monde de ce temps (1971), sur l'Evangélisation aujourd'hui (1974), sur la Catéchèse (1977), sur la Famille (1980), sur la Réconciliation (1983) ont repris des thèmes présents dans *Gaudium et spes*. Son style est passé dans l'Eglise, style inductif, pastoral, créateur de formules d'avenir.

La proximité des événements que nous vivons nous empêche souvent de voir ce qui se passe. Veut-on d'autres exemples ?

A-t-on assez remarqué que toute la deuxième partie de *Gaudium et spes* a été, après le Concile, traduite en institutions d'abord dans la curie romaine, puis souvent dans toute l'Eglise ? Le premier chapitre sur le mariage et la famille a donné naissance au Conseil pontifical pour la Famille, celui sur la culture au Conseil pontifical pour la Culture, celui sur la vie économico-sociale a été prolongé par l'encyclique *Populorum progressio* de Paul VI et par *Laborem exercens* de Jean-Paul II. Le chapitre sur la paix a été traduit par le Conseil pontifical Justice et Paix, et le Conseil « Cor unum » a été fondé pour être comme l'âme de la charité des chrétiens dans l'entraide internationale (n. 88).

De *Gaudium et spes* sont sortis des mouvements : mouvements en faveur des pauvres, mouvements d'action non violente, mouvements de libération et de justice, mouvements en faveur de la solidarité et de la paix. Cela a correspondu à une reprise de la définition de l'Eglise comme Eglise pérégrinante. Une Eglise qui se considère comme arrivée se repose sur les formules acquises. Une Eglise qui se reprend comme mouvement recommence à créer l'avenir au lieu simplement de s'y ajuster. Et de ce fait, elle redevient force d'entraînement dans le monde.

Le langage de l'Eglise a aussi commencé à changer. Il redevient plus clairement celui de l'Evangile. Le langage de Jésus reposait sur trois fondements : il annonçait les Béatitudes, il parlait en paraboles, il faisait des miracles. L'Eglise recommence à proclamer les Béatitudes. Elle a en bien des pays dressé des paraboles vivantes. En ces mêmes endroits, elle a accompli des miracles. L'Eglise de notre temps fait des miracles quand elle dit aux pauvres : levez les yeux ; quand elle ordonne à un peuple paralysé : prends ton grabat et marche ; quand elle annonce à des hommes détenus en servitude : votre délivrance est proche ; quand elle affirme au monde courbé sous la fatalité : il y a encore de l'espoir. Et alors, on voit les miracles fleurir, de nouvelles paraboles se créer et les Béatitudes recommencent à avoir des yeux, des oreilles et des mains.

L'avenir de l'Eglise est déjà en route même à notre insu. Le Seigneur passe devant nous et nous ne faisons que le suivre, décoder ses voies, l'imiter.

Considérant tous ces faits, on ne peut manquer de conclure : un nouvel ordre chrétien commence à germer dans la culture de notre temps. Et il y a encore une fois un signe qui ne trompe pas : il y a des martyrs qui donnent leur vie pour cet ordre nouveau.

II. - La sécularisation

Soit ! L'Eglise ne peut poursuivre ni refaire l'ordre chrétien de jadis, elle doit en construire un autre. Cette conclusion avait fini par s'imposer avec la force de l'évidence. Mais quel chemin devait-on prendre ? De quelque côté qu'elle se tournât, l'Eglise rencontrait *la sécularisation de l'image du monde.* Si je laisse de côté l'Islam, où le Coran regarde comme un tout le sacré et le profane, l'image que le monde contemporain nous donne de lui-même est celle d'un monde sécularisé. Les formes sacrales de société ont été déposées. La culture d'origine occidentale, qui s'est répandue sur toute la terre, se veut autonome, profane, laïque.

Qu'est-ce qu'on entend par sécularisation ? C'est le processus par lequel une société s'affranchit des notions, des croyances et des institutions religieuses qui commandaient son existence, pour se constituer en société autonome et trouver dans sa consistance propre les méthodes, les structures et les lois de son organisation.

Je ne ferai pas l'histoire des antécédents lointains de cette évolution. Il faudrait reprendre l'histoire de la civilisation occidentale dès le moyen âge, quand apparut l'esprit laïque, qui par étapes allait amener la libération de tout l'ordre profane des espaces religieux et conduire non seulement à l'affirmation de l'autonomie de l'homme et de ses œuvres, mais aussi aux immenses développements culturels d'aujourd'hui.

Création et rédemption

De soi, la sécularisation ainsi entendue est-elle un mal ? Assurément pas. Elle traduit le développement logique de la création. Dieu a posé deux structures, la création et la rédemption. Il en est l'auteur unique. Il est Sagesse. Il n'a pu les poser en contradiction mutuelle. Les conflits viennent de nous, non de lui. Il est dans la logique des deux de se développer sans que l'une étouffe l'autre. La fin ultime de l'homme est une, mais elle a deux aspects, et l'homme est d'autant plus homme qu'il les cultive tous les deux. Ce que l'on enlève à l'un ou à l'autre, on le soustrait à Dieu même. Et ce qu'on donne à chacun, on l'attribue à Dieu.

Celui qui exposait des vues si claires et si simples s'appelait saint Thomas d'Aquin. Mais il avait bien conscience de poser les bases d'une révolution, car l'ordre chrétien dans lequel il vivait était encore régi par l'esprit de saint Augustin et surtout peut-être par l'augustinisme politique. La force prophétique de saint Thomas d'Aquin devait s'exercer pleinement au Concile Vatican II. Ce sont en effet ses positions exprimées dans la *Somme Théologique* et dans le *Contra Gentiles* qui ont fondé le chapitre de *Gaudium et spes* intitulé « L'activité de l'homme dans l'Univers ». J'avais moi-même, pour les défendre, distribué des séries de textes de saint Thomas dans la Commission théologique. On sortait définitivement des chemins connus. Ne les avait-on pas d'ailleurs quittés depuis longtemps, mais contraints, comme à regret, et poussés par une vague toute-puissante ? C'était suffisant pour comprendre que le passé était le passé, non cependant assez pour aller au devant de nouveaux rapports, positifs, braves, courageux, lucides, entre la Foi et la Culture nouvelle. Le désert s'étendait devant nous. Il était redoutable. C'était l'inconnu. Il fallait être poussé hors de l'Egypte de nos certitudes par les bras vigoureux d'une légion d'anges. Devant nous s'étendaient une culture éclatée à l'infini et surtout la sécularisation poussée à ses extrêmes limites par un

sécularisme athée, programmé, subventionné, organisé comme forme totale de vie par des Etats puissants.

La Constitution pastorale s'est mesurée à l'athéisme moderne. Qu'a-t-elle fait ? Au lieu de recourir purement et simplement à l'anathème, elle est allée avec courage vers la réconciliation des contenus sains, même révolutionnaires, de ce temps, avec l'espoir de vaincre les contradictions que la philosophie du XIX[e] siècle avait dressées entre la matière et l'esprit.

Quand la matière se voit abandonnée à elle-même, elle devient folle. Des hommes s'en emparent et ils en font leur esclave. L'augustinisme médiéval, c'est-à-dire ce que certains esprits ont fait de saint Augustin, contenait non les semences d'une libération authentique de la matière, mais plutôt de sa désorbitation, plus encore par défaut que par décision positive. Et il arriva ce qui est arrivé, la sécularisation certes, mais aussi le sécularisme ; une explosion gigantesque de l'ordre matériel et des valeurs terrestres, mais aussi le matérialisme athée.

Il s'imposait donc au Concile de ramener la matière à la maison du Père et les attentes terrestres dans l'avenir total promis par Dieu. Il devenait urgent de distinguer les différents sens du mot « monde » afin de pouvoir entraîner le monde dans l'espérance chrétienne.

Gaudium et spes a dû faire face sur tous les fronts à la fois. Il fallait répondre à l'homme se posant comme rival de Dieu. Il fallait engranger la nouvelle, très riche et très dynamique anthropologie. Il fallait séparer l'ivraie et le bon grain dans les nouvelles mythologies de notre temps. Il fallait surtout faire comprendre à l'homme actuel que l'autonomie du profane, fondée sur sa consistance propre d'où dérivent des méthodes et des lois, laisse entière la question de l'utilisation des valeurs terrestres par l'homme. Toute valeur profane, quelle que soit son authenticité au plan ontologique, est toujours ambivalente quand on la regarde dans l'homme, capable de bien et de mal, fait pour adorer Dieu, mais exposé également à se livrer aux idoles.

Comment dire l'essentiel ?

Autonomie et ambivalence de la culture

La doctrine de *Gaudium et spes* repose sur deux points fondamentaux : **l'autonomie du profane, de la culture et de tout l'ordre**

culturel, c'est-à-dire en définitive de tout le développement humain et, d'autre part, l'ambivalence de ces mêmes réalités. Leur autonomie se prend par rapport à leur ontologie. Leur ambivalence par contre n'est pas une invention de l'Eglise, mais une constatation existentielle : l'homme est un être partagé. Il veut faire le bien et il fait le mal. Il est une énigme pour lui-même. Il veut se posséder et il est grevé d'aliénations. Enfin dès qu'il renonce à Dieu, il ne tombe pas dans une sorte d'apesanteur spirituelle, il passe sous l'emprise des faux dieux et des idoles.

Le trait réellement inspiré de *Gaudium et spes* a été dans le troisième chapitre, « L'activité de l'homme dans l'univers », de lier à la structure absolument fondamentale de l'histoire de chaque homme, continuité-discontinuité-recommencement, qui fait le fond de tout pour l'humanité comme pour la nature, la grande structure du mystère pascal de mort et de résurrection. Jamais aucun Concile ne l'avait fait auparavant. Certes on liait mort et résurrection à la vie de l'âme et de l'homme, mais son activité terrestre, toutes les valeurs de culture qu'il élabore pour se parfaire et transformer le monde, cela demeurait étranger ou n'était qu'occasion, prétexte, échelle en vue du mérite. Désormais il ne peut plus en aller de même ; toutes les activités de l'homme dans l'univers, tout ce monde de la culture qu'il fait jaillir jusqu'aux espaces les plus lointains, tout cela est vu comme interrogé en profondeur par une mystérieuse structure qui lui offre de résoudre son énigme non seulement en la décodant, mais en la rachetant, c'est-à-dire en refaisant son image déjà ici-bas.

L'Eglise se trouvait déclarer, de surcroît, que sa mission englobe la promotion humaine sous ses aspects de développement et de libération. La conduite sociale en tant que marche à la suite du Christ en fait également partie. L'Eglise réclamait aussi le changement nécessaire des structures injustes qui empêchent l'homme de se réaliser conformément à sa vocation.

Ces pensées, on le sait, devaient être amplement reprises par le Synode des évêques sur la Justice dans le monde de ce temps (1971), dans celui sur l'Evangélisation (1974), dans les grandes Assemblées de Medellin (1968) et de Puebla (1979) et dans combien de lettres pastorales de conférences épiscopales dont les meilleures nous sont venues, je crois, de l'Amérique latine.

L'Eglise depuis *Gaudium et spes* a-t-elle réussi à convaincre le bloc marxiste sous tous les cieux que Dieu n'est pas le rival de

l'homme ? A-t-elle fait accepter par l'homme profane, l'homme politique, le savant, le grand patron, les puissants de la Bourse, les universitaires, sa reconnaissance sincère de l'autonomie du profane, mais en même temps son devoir d'intervenir dans la conscience de l'homme, en raison de l'ambivalence de la culture, de toutes les cultures quand elles sont considérées dans le sujet qui la porte, l'homme ?

Voilà de bien graves interrogations et de bien grandes difficultés. Tous ceux et celles qui n'ont pas voulu faire de *Gaudium et spes* une lettre morte mais la rendre vivante en ont fait l'expérience, aussi bien parmi les peuples libres que parmi ceux qui vivent en régime totalitaire.

III. - Que devient l'homme au milieu des mutations ?

Que devient l'homme ?

Voilà pour l'Eglise de tous les temps l'objet de sa préoccupation et de sa mission, mais surtout aujourd'hui. L'homme éternel, rempli de contradictions, qui ne peut vivre sans mythes et sans utopies, qui les fait, les défait et les refait sans cesse. L'homme heureux comme un enfant devant ses rêves, malheureux à mort devant ses désillusions. L'homme inventeur de merveilles, mais effrayé de ses outils dangereux. L'homme bon à en être naïf et l'homme dont le cœur se révèle soudain sanguinaire, dur, impitoyable et cruel. L'homme qui siffle dans les corridors obscurs de l'histoire pour se rassurer, mais aussi l'homme perdu dans ses labyrinthes. L'homme qui demande sans cesse à être initié à de nouvelles expériences, mais aussi l'homme qui supplie son prochain de lui enlever une liberté qui l'effraie. Etrange cœur de l'homme divisé, ardent et faible, impétueux, bavard et soudain silencieux, l'homme qui voit courir la mort sans la comprendre et qui aspire à des survies, des réincarnations, des résurrections. Homme soumis et humble devant le numineux et qu'on verra un moment après se dresser contre Dieu comme devant un rival. Homme qui adore son Père, puis le met à mort pour régner à sa place. Homme capable de conversion, de profonds repentirs, homme également tourmenté par les antibéatitudes, les cultivant, les construisant pour se faire un antiparadis. Homme turbulent qui brise soudain tous ses jeux, fait table rase et recommence à raconter son histoire, une histoire après laquelle il court éperdument, sans fin. Homme non dit, non

exprimé, homme abyssal, homme abîmé dans son mystère. Homme qui se lève le matin dans l'enthousiasme et le soir a peur de la nuit. Homme possédé du divin et qui ne le sait pas, tourmenté par la grâce, la vanité, la grandeur et la mesquinerie. Homme qui a passionné Jesus-Christ.

Oui, l'Eglise à Vatican II, et surtout dans la Constitution pastorale, a réassumé l'homme éternel et surtout l'homme d'aujourd'hui. Tous les chapitres de *Gaudium et spes* commencent par cette interrogation : Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-il en train de devenir ? Demeure-t-il encore le maître de ses œuvres ? Qu'est-ce que les régimes, les Etats, les pouvoirs en ont fait ? Que dit-il de lui-même en cette heure de changements profonds ? Tourmenté de perfection, a-t-il réussi à se redéfinir ? En se redéfinissant, s'est-il vraiment rapproché de la synthèse de tout son être ? Il a repris à grands frais toutes les démarches de son anthropologie ; a-t-il par inadvertance oublié la clé de l'ensemble ? Sortira-t-il grandi ou diminué par les mutations de notre temps ?

Rarement — jamais sans doute — l'Eglise s'est à ce point interrogée sur l'homme. Nulle part dans ses écrits antérieurs, elle n'a tenté comme dans *Gaudium et spes* de reformuler pour notre temps l'article du Credo : « Propter nos et propter nostram salutem descendit de coelis. »

Les aspirations de notre temps

Oui, l'Eglise dans la Constitution pastorale est allée à la rencontre des plus profondes aspirations de l'homme de notre temps ; aspiration à trouver un nouvel accord entre matière et esprit ; aspiration à la totalité de soi et aspiration à créer une terre nouvelle.

Peut-être retrouve-t-on là des aspirations éternelles, mais, devenues de plus en plus conscientes et puissantes, gauchies ou non, elles prennent figure de signes des temps.

Pourquoi en effet ces immenses bouleversements des rapports humains à la grandeur du monde, sinon pour créer une terre nouvelle bien différente de celle qui était régie par les systèmes coloniaux ? Quel est le sens de l'immense développement scientifique et technique sinon celui de la recherche de totalisation ? Et que visaient donc le fascisme, le nazisme, que veut encore le communisme, sinon former un nouveau type d'homme ? Et si l'on observe la désillusion que laisse derrière soi une vue toute matérialiste du monde, ne voit-on pas se dessiner une recherche d'un nouvel arrangement entre la matière et l'esprit ?

Par quels gestes la Constitution pastorale est-elle allée à la rencontre de l'homme au milieu des mutations ?

J'évoquerai les faits suivants qui continuent d'avoir toute leur portée.

Un nouvel humanisme

Elle a perçu tout d'abord qu'un nouvel humanisme, un humanisme de coresponsabilité, se cherchait dans le monde et elle l'a accepté.

Assurément nous pourrions dire, comme l'affirme *Gaudium et spes* dans le chapitre sur la culture, que « nous sommes les témoins d'un nouvel humanisme ; l'homme s'y définit avant tout par la responsabilité qu'il assume envers ses frères et envers l'histoire » (n. 55). Il s'agit là, certes, d'un humanisme éthique qui germe dans la conscience universelle et dans lequel les hommes de toute culture pourraient éventuellement se reconnaître. La Constitution pastorale est allée à la rencontre de ce signe des temps. Elle en a salué l'apparition avec reconnaissance. Elle a surtout deviné que cet humanisme de la responsabilité, qui se cherchait dans une monde devenu de gré ou de force coresponsable de son avenir, était travaillé par la force secrète de l'Amour. Mon prochain vient vers moi comme un appel. Que me demande-t-il ? Tout d'abord de le considérer non comme un objet jetable après usage, mais comme une personne. Ce prochain me demande aussi de renoncer à ma volonté de puissance et de domination à son endroit. S'il est dans les chaînes, il me demande de le libérer. Injustement traité dans ses droits, il attend de moi que je prenne sa défense, que j'aille même jusqu'au-delà du simple droit, jusqu'à la compassion, à l'amour et que je lui donne l'accolade de la paix. Chacune des vingt et une grandes civilisations que l'histoire a connues a produit divers humanismes. Il semble bien que notre monde, désormais conscient de ses besoins, se dirige vers un humanisme global de la coresponsabilité.

Qu'est-ce que *Gaudium et spes* a encore tenté pour rejoindre l'homme au milieu des mutations ?

L'homme, être culturel

Elle est allée au devant de la nouvelle manière de définir l'homme.

Cela peut sembler de prime abord étonnant, puisque l'homme croit se connaître depuis longtemps, Mais puisque l'homme n'a pas

fini de se découvrir, sa définition demeurera toujours ouverte jusqu'à la fin des temps. Alors seulement il aura pu faire son plein d'approches de lui-même.

Le marxisme a défini l'homme comme être économique, la société de consommation en a fait un homme d'avidité, la culture bourgeoise le considérait comme un être consacré à l'acquisition de l'avoir, du savoir et du pouvoir. Les grands anthropologues de la culture ont défini l'homme comme être culturel. Et le prodigieux développement de la culture contemporaine montre bien que la nouvelle réalité de l'homme comme être culturel demande à être donnée comme définition. L'ancienne définition de l'homme comme animal raisonnable n'est pas niée. Mais elle est dépassée, dans la proportion même où la psychologie des profondeurs, l'histoire des religions et des cultures ont révélé des dimensions que l'ancienne définition ne prenait pas en ligne de compte.

De même l'ancien concept de culture a été dépassé. On le voit très nettement dans le chapitre sur la culture dans *Gaudium et spes*. Le mot « culture » y a deux sens : un sens topique, qui correspond en gros aux objets dont s'occupent les ministères de l'Education et de la Culture dans les Etats modernes, ainsi que les Centres, Instituts ou Maisons de la Culture, et un sens plus radical, qui correspond à l'ensemble des valeurs que l'homme, dans une société déterminée, découvre et élabore pour exprimer son être-au-monde et se construire. Une manière très aristocratique de considérer la culture est écartée. Elle allait d'ailleurs de pair avec une manière de diviser les hommes en deux catégories : ceux qui sont des hommes et ceux qui ne le sont pas. Parmi ces derniers, on pouvait compter les illettrés, les parias, les esclaves, les déportés, les hommes dits de couleur, les non-aryens, les domestiques, etc. Un homme est toujours en danger d'être un non-homme ou un sous-homme pour un autre homme.

Mais la Révolution qui a fait le tour de la terre a amené à la surface tous ces hommes à qui la définition d'homme était niée. Or cet homme a revendiqué d'abord le droit à la promotion humaine, au développement et à tout le développement, à la culture et à toute la culture, c'est-à-dire il a voulu être homme comme tous les autres hommes, car c'est là son privilège fondamental que personne n'avait le droit de lui dénier.

Quand je disais au début de cette conférence que je m'efforcerais de faire ressortir les virtualités de *Gaudium et spes* afin de la saisir dans le développement vivant de l'Eglise, je pensais

assurément au chapitre sur la culture. Il ne fut pas au Concile considéré le plus fort de la Constitution pastorale, bien que certains esprits pénétrants l'aient perçu comme stratégique. Cette place, je crois, est du reste en train d'apparaître. Voilà donc un chapitre qui devient une valeur montante. Voyons un peu.

Nature et culture

Il y a dans la création deux choses : la nature et la culture. Le cosmos ne se cultive pas, mais il peut être cultivé par l'homme. Un animal peut être dressé, mais il est incapable de culture. Seul l'homme est à la fois nature et culture ; non pas nature seule, car alors il ne serait pas un homme, ni culture seule car alors la culture oublie sa souche originelle et devient folle. On le voit, par exemple, avec l'avortement sur demande, les pratiques anticonceptionnelles, les armes nucléaires, etc.

Regardons aussi la deuxième partie de *Gaudium et spes*. Qu'y voyons-nous, sinon nature et culture ? Et le titre même de la Constitution pastorale ne signifie-t-il pas l'Eglise dans la création parvenue à cet état de culture qui est le nôtre aujourd'hui ? Faisons un autre pas : le chapitre sur l'activité de l'homme dans l'univers, dans la première partie du texte, est le fondement immédiat du chapitre sur la culture dans la deuxième partie. Toute l'activité de l'homme dans l'univers est en définitive une activité de culture correspondant à l'homme comme être de culture. Cela amène d'immenses conséquences : la culture, au sens de développement entier de l'homme, est humanisation de l'homme. La visée culturelle entendue en son sens plénier devrait devenir la préoccupation majeure des pays. La culture a un rôle central. L'économie est le moyen. Toutes les formes de développement doivent être ordonnées à la promotion de l'homme, car toute la culture lui est destinée. C'est elle qui le distingue du cosmos, des plantes et des animaux.

Observez Jean-Paul II et le développement qu'il est en train de donner à la culture. Assurément son origine polonaise y est pour beaucoup. On connaît le rôle de l'Eglise de Pologne dans la sauvegarde culturelle de la nation. On sait aussi que le Synode de 1974 sur l'Evangélisation a traité des rapports entre culture et évangélisation. *Evangelii nuntiandi* de Paul VI a repris cet enseignement. On le retrouve aussi dans le document *Catechesi tradendae* de Jean-Paul II, après le Synode sur la Catéchèse en 1977. Il n'y a donc aucune raison de se surprendre de l'abondance des interven-

tions de Jean-Paul II sur la culture dans ses discours à Rome et partout dans le monde. La culture est la réalité médiane où se rencontrent le monde et l'Eglise, l'homme et l'Evangile. Et cette importance reconnue se déplace maintenant vers les organismes de la Curie romaine, le service diplomatique, les conférences épiscopales. Les grandes conférences de Medellin et de Puebla en ont fait des axes de pensée. Assurément, le concept de culture doit être entendu au sens intégral. Il va de pair avec une conception de l'homme.

L'anthropologie chrétienne

Il faut relire avec soin la grande vision de l'anthropologie chrétienne dans *Gaudium et spes.*

Gaudium et spes a des passages de valeur inépuisable sur le Christ qui décode le mystère de l'homme. Jean-Paul II se plaît à les méditer, les reprendre et les ramener à notre attention. Celui-ci par exemple : « Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné » (n. 22). Mais la Constitution pastorale ne s'arrête pas à dire : le Christ révèle le mystère de l'homme. Ce serait tomber dans le piège subtil de s'en tenir à une simple déclaration de sens. Non, l'action du Christ va plus loin encore ; elle refait l'image de l'homme. Le Christ est illuminateur certes, mais il est aussi celui qui restaure la création et c'est ainsi seulement qu'il est pleinement sauveur.

S'il fallait, pour résumer en quelques phrases l'image que l'Eglise s'est faite dans *Gaudium et spes* de l'homme qu'elle désire former aujourd'hui, je le ferais de la manière suivante : c'est un homme sensible à la situation des plus dépourvus, un homme imbu de l'esprit de non-violence, un homme libre et libérateur, possédant un sens élevé de la dignité de chaque personne et de ses droits, capable de compassion et, partant, soucieux de donner une chance nouvelle aux handicapés de tout genre, individus ou nations, un homme ouvert au dialogue et à la communion, capable de sacrifier ses intérêts au bien supérieur de l'ensemble, un homme qui place l'être au-dessus de l'« avoir ». Cet homme trouve son modèle parfait en Jésus-Christ. C'est aussi vers Jésus-Christ qu'il fait converger toute valeur de culture, puisque, en définitive, c'est là aussi qu'elle trouve son origine.

IV. - La communauté des nations et la paix

Voici donc la quatrième question qui se posait à l'Eglise en Concile quand elle préparait *Gaudium et spes : Comment pourrons-nous aider l'homme contemporain à construire la communauté des nations dans la paix ?*

A quelle heure en sommes-nous de notre histoire du monde ?

A la fin de la deuxième guerre mondiale, il n'y avait que dix-huit nations pleinement indépendantes en Asie et en Afrique. Quelques années après, on en comptait quatre-vingts. Notre époque aura été et est encore celle de la révolution mondiale. Contenue à grand-peine, elle menace toujours d'éclater en entraînant avec elle on ne sait quelles catastrophes.

C'est aussi l'heure de la souveraineté culturelle des nations. Les plus anciennes en prennent une conscience accrue. Les plus jeunes y trouvent un moyen d'identification.

Chacun sait que la libération de l'âme des peuples ne s'obtient pas simplement au bout du fusil ni par la vertu des accords économiques ou politiques. C'est surtout lorsque des hommes créent et s'expriment que des mots aussi simples que « être », être un homme, être une femme, vivre libre, prennent tout leur sens. Si cela existe, une nation peut être dominée par une autre, mais son corps seul est contrôlé, l'âme demeure libre.

C'est aussi l'heure des politiques géantes. On entend par là l'ambition de développer une politique qui, s'exerçant d'abord sur une aire très vaste, cherche à étendre son réseau d'influence sur toute la terre.

C'est également l'heure du présent universel des cultures et des consciences grâce aux nouveaux moyens de communication sociale.

Que voyons-nous encore ? Le ressac des grandes cultures mondiales non occidentales contre la culture que les nations européennes ou de souche européenne leur avaient imposée.

Nous avons également vu les jeunes nations, les nations du Tiers-Monde et du Quart-Monde s'imposer de plus en plus au forum des Nations Unies. Il fallait établir un nouvel ordre économique international. Puis on a dû repenser toute la question du développement.

Quelle image du monde en résulte-t-il ? Si l'on dit que ce monde est en éclats, cela signifierait qu'il fut déjà un. Mais quand l'a-t-il

été ? Ce qui existe, c'est une unité de devenir qui est sans cesse contredite par des forces disruptives.

Que faut-il donc pour qu'apparaissent le nouveau monde, le nouvel état des choses, la nouvelle manière d'être, de vivre et de vivre ensemble ?

L'Eglise, qui dans *Gaudium et spes* reconnaissait l'autonomie de l'ordre temporel, n'entendait pas se substituer aux démarches que les nations doivent elles-mêmes accomplir pour devenir communauté. Mais se reconnaissant la qualité d'experte en humanité et des connaissances propres venues de la Révélation, elle s'offrait à les mettre au service du bien commun universel. De là un ensemble d'observations, d'interrogations et de suggestions qui ont constitué la matière des chapitres sur la communauté politique et sur la communauté internationale.

De cette matière considérable, je ne retiendrai que les points suivants.

Un choix de valeurs

Première question : vous voulez un nouvel ordre international, mais quelles valeurs choisirez-vous d'abord ? Sera-ce l'avoir, le savoir ou le pouvoir ? Si vous faites passer avant tout l'avoir, ou l'économisme, vous subordonnerez l'humain à l'économie et vous aboutirez à de nouvelles divisions. Certes, l'économie est absolument nécessaire, mais elle est un moyen pour le développement intégral de l'humanité. Si vous choisissez le savoir, vous aurez assurément accompli un grand progrès. Mais vous n'aurez pas nécessairement rejoint toute l'ampleur de la culture. La culture au sens traditionnel du mot peut se perdre en intellectualisme. La culture au sens existentiel est la seule qui rejoint l'homme concret. Si, par ailleurs, vous prenez le pouvoir comme critère de l'organisation du monde, veuillez relire l'histoire des civilisations. Vous y verrez l'échec de Babel repris à l'infini.

Il est donc indiqué de penser à d'autres valeurs : la dignité de la personne et des nations, le droit pour tous d'être entendus et d'agir dans le concert des nations, la vigilance en vue du bien commun de l'humanité. On revient à une grande leçon déjà indiquée : un humanisme de coresponsabilité.

La justice

Pour faire œuvre de réconciliation et de paix, *Gaudium et spes* a aussi enseigné la justice. Or celle-ci commence par le respect de l'identité et du développement des individus et des peuples.

Une nation est fondamentalement une communauté d'hommes rassemblés par divers aspects, mais en premier lieu par le lien d'une même culture. Entité politique, la nation est encore plus réalité culturelle, car c'est dans sa culture que la nation trouve son être, sa personnalité propre et par conséquent sa souveraineté fondamentale. Cela n'implique pas l'homogénéité absolue. La culture d'un peuple s'accommode de plusieurs espaces culturels intérieurs dotés, si l'on peut dire, de franchises, c'est-à-dire de droits personnels reconnus sans que les autres cultures en prennent ombrage. Dieu a créé un monde plural. Il a voulu une famille d'hommes. La chance du pluralisme moderne, c'est l'apprentissage des richesses de la création et de la fraternité. Aucun individu, aucune nation n'ont le droit de se faire des autres hommes ou des autres peuples un piédestal.

Toute nation a donc droit à la souveraineté culturelle, c'est-à-dire à son être, à son expérience, à ses voies d'humanisation, de croissance et d'expression. Elle a le droit de conserver son patrimoine. Ce droit radical de la nation comme réalité culturelle entraîne, s'il en est besoin, le droit à la libération. Quant à la manière d'y arriver, cela relève du jugement politique.

L'âme des peuples et l'Etat

Autre conséquence : le respect de l'âme des peuples par l'Etat.

L'Etat est devenu le plus puissant définisseur de la culture nationale. Il a remplacé l'Eglise, qui durant les siècles de chrétienté avait exercé ce rôle. La culture nationale joue de nos jours le rôle de sur-moi collectif. Et c'est dans ce sur-moi que l'Etat trouve de quoi assurer sa nouvelle personnalité. Il enrichit ce sur-moi collectif, mais il en retire des bénéfices immenses. L'Etat national tient à articuler son discours d'Etat sur ce fonds culturel. Il dispose d'une infinité de moyens d'intervention. Par sa législation, ses règlements, ses programmes, ses jugements, ses publications, ses promesses, ses réalisations, sa puissance financière, il offre des valeurs, il les vend, les installe. Il arrive ainsi à mouler la demande et l'imaginaire, à se donner une clientèle. Et pour peu que l'Etat se laisse aller à l'instinct de puissance qui habite tout pouvoir, il

ambitionne un contrôle de plus en plus poussé de la vie humaine. Il peut même aller jusqu'à bloquer le développement d'une partie de l'âme nationale, par exemple une religion traditionnelle et le patrimoine de valeurs culturelles qui en est sorti.

Il est étrange de voir des gouvernements prétendre remodeler l'âme de la nation d'une manière contraire à sa tradition. Dois-je mettre des noms ? Et il est tout aussi anormal de voir de puissants Etats imposer leur culture à d'autres pays en oubliant la règle primordiale de la souveraineté culturelle. Ces préoccupations n'ont pas été étrangères à *Gaudium et spes*. Elles sont explicitement présentes dans le chapitre sur la culture et dans le numéro 86 du chapitre sur la construction de la communauté des nations.

Un ordre culturel mondial

Une autre observation s'est imposée à l'attention. Si vivre au plan mondial, c'est vivre selon une certaine « way of life », et si le moment est venu pour l'ensemble des citoyens du monde de développer un sens de l'universel, cela revient à dire que l'ordre nouveau qui se cherche sur le plan mondial sera avant tout culturel. Et je n'entends pas ici culture au sens restreint ou topique, mais au sens radical. Il faudra peu à peu repenser la cohérence des valeurs à partir d'une vision intégrale de l'homme. Les Etats devront donc s'interroger sur leur rôle comme principaux définisseurs de la culture nationale, car ils ont le pouvoir d'accentuer la division entre nations ou de travailler à la surmonter. Et il en ira de même de tous les autres pouvoirs. Chacun sait, en effet, que parmi les puissances qui agissent dans le monde, il y a, outre les Etats, les Nations Unies et les organismes qui en dépendent, les chaînes internationales d'information, les puissants monopoles et les catégories semblables entre nations. Cela vaut aussi bien des classes bourgeoises que des internationales ouvrières, des fraternités scientifiques mondiales que des associations internationales universitaires, parlementaires ou juridiques.

La construction d'un nouvel ordre humain mondial dépend de tous.

Gaudium et spes a aussi abordé directement la question de la paix.

La paix évangélique

Si l'on a réexaminé la théorie de la guerre juste en regard des nouvelles armes, on a voulu aussi dépasser la casuistique, parce

qu'on a senti que dorénavant ce serait essentiellement dans la paix évangélique, profondément et largement inculquée, que pourraient se fonder la vie, la survie de la communauté des nations.

Je rends ici hommage à la déclaration des évêques des Etats-Unis, qui a clairement perçu le problème et s'est exprimée en conséquence. Elle se distingue par deux traits : le recentrement sur la paix évangélique et l'application de la loi de la gradualité. C'étaient les deux aspects fondamentaux de l'approche de *Gaudium et spes*.

Il y a un aspect de *Gaudium et spes* qui est implicite. Il se réfère à l'éducation à la paix. On peut faire une éducation directe à la paix en l'abordant comme telle. Cependant, si l'on se reporte à l'énumération des Béatitudes dans l'exorde du Sermon sur la Montagne en saint Matthieu, on voit que la paix vient en septième lieu, ce qui veut dire que chacune des précédentes est une étape qui y conduit. Certains exégètes nous disent que les Béatitudes sont un ensemble éclectique de valeurs rassemblées au hasard des circonstances. Saint Augustin, par contre, suivi de saint Thomas d'Aquin, a estimé qu'il y avait là une séquence et un ordre de la première à la dernière. De toutes façons, on conviendra que s'il n'y a aucun esprit de pauvreté (première Béatitude), aucun esprit de non-violence (deuxième) aucun sens de liberté et de libération (troisième), aucune volonté de justice (quatrième), aucun sentiment de miséricorde et de compassion (cinquième), aucune volonté de communion et d'amour (sixième), c'est en vain qu'on essaiera d'établir la paix. Une société essentiellement acquisitive, fortement violente, une société qui prend une partie des siens en otage, une société qui ne sait pas faire la justice, une société dure, sans miséricorde et sans amour, ne peut construire la paix. Cela s'applique aussi bien au plan de la communauté internationale. Les huit grandes valeurs des Béatitudes, que l'on trouve dispersées dans la Constitution pastorale, montrent l'Eglise comme une Eglise qui, faisant preuve de pauvreté, renonce aux privilèges, opte de manière préférentielle pour les pauvres, choisit le service humble et désintéressé, se fait libération intégrale pour l'homme, se met au service de la justice, entend donner une deuxième chance, une chance de se racheter, à l'homme et aux peuples en leurs échecs, comme une Eglise qui se veut uniquement lien de communion entre les peuples : cette Eglise devient annonciatrice de paix. Aussi les Béatitudes données en exemple vivant se trouvent-elles

rejoindre les très grands biens que la Cité de l'homme cherche sans le savoir.

V. - Une nouvelle évangélisation

Et voici la dernière interrogation, celle qui, dans le fond, a été sous-jacente à toutes les précédentes : *comment allons-nous évangéliser l'homme et le monde de ce temps ?*

Cette question revient à celle-ci : comment allons-nous nous acquitter de notre mission pastorale aujourd'hui ?

Certes, c'est tout le Concile et non seulement la Constitution pastorale qui a cherché à répondre à cette interrogation. Il a regardé les autres Eglises, les religions non chrétiennes, les non-croyants ; il a pris position sur la formation du chrétien des temps nouveaux ; il s'est engagé dans la construction du monde. Ce dernier point a été précisément le champ de *Gaudium et spes*. Il faut donc lire ce document avec soin pour voir comment l'évangélisation y est envisagée.

Une nouvelle approche

Il était devenu évident qu'il y a des choses qui n'allaient plus en matière de pastorale et d'évangélisation avant Vatican II. Des méthodes trop déductives, objectives et uniformes laissaient les chrétiens et les hommes d'autres convictions spirituelles dans l'expectative ou dans l'indifférence. Il y avait aussi les anciennes options prises en ecclésiologie et dont la répercussion en pastorale et en spiritualité entraînait des conséquences de peu d'effet. Il est permis de croire que la crise postconciliaire qu'on a attribuée à Vatican II s'explique dans une très large mesure par la survivance d'apparences de force et de stabilité qui ne purent résister au changement. Le choc se serait produit de toutes manières. C'est heureux que, grâce au Concile, nous n'ayons pas été pris totalement au dépourvu.

La lecture lente et méditée de la Constitution pastorale du point de vue de l'évangélisation demeure pleine d'enseignements. Que voyons-nous ?

D'abord un changement de langage.

Nous y voyons un Evangile qui est vraiment Bonne Nouvelle, qui l'est pour l'homme tout entier et pour tous les hommes. La Bonne Nouvelle annoncée est loin d'être uniquement pour la raison, l'intelligence et l'esprit. Elle est aussi pour le cœur, la sensibilité,

la passion de l'homme. C'est une évangélisation qui distingue l'homme et le péché, l'homme qui se trompe et son erreur. Elle se garde des abstractions faciles, car elle sait qu'il y a toujours plus dans l'homme que son erreur. Rappelons-nous ceux qui, à Vatican II, voulaient encore brandir l'anathème, ceux qui considéraient le dialogue entre athées et chrétiens comme un échange entre deux positions d'ordre intellectuel ou deux systèmes et non d'abord entre des hommes. C'est aussi une évangélisation qui rend confiance à l'homme dans la ligne même des premiers enseignements sur la Genèse, où Dieu lui confie le monde. Un évangélisation qui défatalise l'histoire, qui rassure l'homme au milieu des frayeurs immenses que lui causent aujourd'hui les changements et les menaces de mort. Une évangélisation qui table sur le développement du sens de la responsabilité de l'homme et sa capacité de faire face à tous les défis. Une évangélisation de compassion qui prend part aux échecs et aux souffrances, une évangélisation qui fait siens l'indigence des pauvres, l'écrasement de ceux qui souffrent de la violence, le désir de libération de tous les captifs. Une évangélisation qui éprouve elle aussi ce que veut dire la dureté des non-miséricordieux, la haine de ceux qui refusent de communier en humanité avec leur prochain, de ceux qui brandissent des menaces et des actes de guerre, de ceux qui, au nom d'un monde clos, torturent, tyrannisent, persécutent l'homme.

Avec *Gaudium et spes,* l'évangélisation redécouvre le sujet. Elle enseigne toujours des vérités dogmatiques. Mais elle retrouve le sens plein de l'Evangile, qu'on a pu enserrer dans une armature trop unilatéralement intellectuelle et objective. Elle connaît la valeur des cheminements, la loi de la gradualité, la manuduction, la pédagogie, l'induction. Elle prend l'homme où il est. Elle marche avec lui. Elle s'entretient de sa condition. Elle ne l'écrase pas d'abord avec des ordres et des ukases et tout l'appareil de l'institution. Mais elle ouvre le chemin des valeurs. Réalise-t-on jusqu'à quel point l'homme, même souvent le chrétien, est devenu étranger non seulement à l'Eglise, mais aussi à Jésus-Christ, et souvent même à l'humain ? La mission doit donc repartir de très loin. D'où la nécessité également de nouvelles catégories, Lesquelles ?

La vie. L'homme. La culture plénière. Les Béatitudes

Les plus radicales d'abord. Et la vie en premier lieu. L'Eglise se présente dans *Gaudium et spes* comme une Eglise qui prend

parti pour la vie, la vie en abondance, la vie en plénitude. Et elle a la persuasion que si elle peut dresser des paraboles de la Vie parmi les hommes, les hommes comprendront que la Bonne Nouvelle est à nouveau parmi eux. Quelles paraboles ? Des paraboles de solidarité et de partage, de non-violence et de douceur, de libération et de justice, de communion et de paix, d'appui des persécutés et des opprimés, d'espérance et de confiance.

Deuxième série de catégories : celles qui se rapportent à l'homme. L'homme problème central. C'est le problème du « je » qui est premier, celui que l'Eglise cherche à résoudre d'abord, car il commande tous les autres. L'homme est inquiet de son propre mystère. Il n'est pas sans expérimenter l'incessante tentation de se prendre pour centre et de n'accepter les autres que dans la mesure de son intérêt. Par là commence l'idolâtrie. Elle s'élève de degrés en degrés jusqu'au rejet de la condition d'image divine. L'évangélisation doit donc reprendre à grands frais le chemin du cœur de l'homme. Il faut se garder des tentations de facilité et des solutions magiques qui finalement n'arrangent rien.

Troisième série de catégories : la culture entendue dans son sens plénier, celle qui correspond au développement de toutes les virtualités de l'homme. Si l'on demande par quelles voies l'Evangile se rend présent dans le monde, c'est par la médiation de la culture. Jésus-Christ lui-même était profondément l'homme d'une culture. Et que dire de toute la Bible ? L'histoire de la Révélation est un perpétuel mouvement de va-et-vient entre l'âme des peuples et la réaction à la Parole reçue de Dieu. Seule la complémentarité des cultures permet de déchiffrer avec plus d'ampleur le message reçu. Jésus-Christ n'a pas encore fini d'écouter et d'interroger les hommes. *Evangelii nuntiandi,* en faisant de la culture le point focal de l'évangélisation, a repris les grands axes de *Gaudium et spes* sur le même sujet. Et le pape actuel lui donne une nouvelle et puissante impulsion. Chaque culture est conviée à dire l'Evangile. L'Evangile n'est pas incarné s'il n'est pas devenu culture.

Si les communautés de base aujourd'hui suscitent de si grands espoirs, c'est précisément parce qu'elles se révèlent comme un point focal stratégique de l'évangélisation. En contact existentiel avec le monde, avec la culture au sens global, par l'intermédiaire de leurs membres, elles maintiennent aussi à l'intérieur d'elles-mêmes la tension et la vitalité de la foi. Vivant dans leur propre chair les problèmes de leur milieu, elles les portent en même temps en communauté chrétienne. L'action qui en résulte tient en un tout

l'avancée du Royaume et le changement du monde à partir des racines locales.

Avec de nouvelles catégories, un recentrement sur les valeurs fondamentales du Royaume, les huit Béatitudes. Même l'athée, même l'indifférent, même l'agnostique, ne peuvent y demeurer insensibles. Les grandes religions non chrétiennes les ont pressenties comme la véritable aurore lumineuse. La Cité humaine sent qu'elle ne peut survivre qu'en leur faisant une place. Que peut-elle faire en effet de ses pauvres, de ses structures violentes, de ses esclaves, de ses victimes d'injustice, de dureté, de haine, de division, si elle n'y a pas recours ? L'Etat moderne engage des frais immenses en services de police et de prison, de rééducation et de réhabilitation, de propagande et de communication, sans jamais arriver à produire les effets que les Béatitudes accomplissent avec leurs simples moyens. Avec une sûreté infaillible, l'Evangile dit à l'Etat : prenez le chemin royal des pauvres, de toutes les sortes de pauvreté, et vous verrez revenir la santé des nations.

S'il fallait résumer en un mot le cœur de l'évangélisation, il faudrait dire : Jésus-Christ, « way of life », chemin d'existence renouvelée pour les individus et les nations. Le culte de Jésus est donc plus que l'acte liturgique. Il s'étend à tout l'acquis de l'homme, c'est-à-dire à toute sa culture.

Conclusion : inventer de nouveaux paramètres

Ce que l'homme a fait, il peut le défaire. Ce qu'il a défait, il peut également le reprendre.

Le matérialisme épique du siècle dernier a laissé place au matérialisme doctrinal et étatique. Mais celui-ci a fait le vide spirituel sur son passage. Il apparaît déjà largement comme une gigantesque et terrible faillite historique. Il a promis l'« avoir » à l'homme, mais il ne le lui a pas encore donné. Et il s'est révélé incapable de lui donner l'« être », car il lui aurait fallu être spirituel.

Gaudium et spes, en nombre de passages, implicitement ou explicitement, est sans cesse revenue sur l'idée suivante. La pierre de touche du progrès de l'homme, de l'authenticité de son humanisation, de la vérité et de l'intégrité de sa culture, est la différence entre être et avoir. La Constitution pastorale n'a pas méprisé ni négligé l'avoir. Elle a énuméré les droits de base de l'homme : vivre, avoir du pain, de l'air respirable, de l'eau, un toit. Elle est

passée aux droits supérieurs et dans son ascension elle faisait apparaître ces droits qui font l'homme de plus en plus homme et qui sont centrés sur l'être. « L'homme vaut plus par ce qu'il est que par ce qu'il a » (n. 35).

Il est clair que *Gaudium et spes*, que tout le Concile à vrai dire, ont invité l'homme contemporain à construire un ordre nouveau du monde qui, s'il a de solides assises dans un avoir nécessaire, est cependant orienté vers l'être, puisque « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (*Mt* 4,4 ; *Dt* 8,3).

Dans toute l'immense problématique qui s'offrait à *Gaudium et spes,* j'avais choisi cinq grandes interrogations comme cinq sommets commandant d'immenses cordillères. A ces sommets ont correspondu des paramètres nouveaux : un nouvel ordre chrétien, non homogène, mais construit comme un réseau ; une acceptation franche de la sécularité aussi bien dans ses lois que dans son tragique caractère existentiel ; une vision renouvelée et intégrée de l'homme nouveau, qui est le vœu de toute l'humanité ; un nouvel ordre humain ; un nouvel ordre culturel du monde régi dans la paix.

Ce sont là de bien importantes pensées. Ernest Renan disait que tout ce qui s'est fait de grand dans le monde l'a été au nom d'espérances exagérées...

Je ne veux pourtant pas finir avec le bon mot d'un impie. Je répéterai plutôt la parole de Jean-Paul II, lors de l'inauguration de son ministère papal : « N'ayez pas peur. » Oui, le Christ pasteur passe en avant. Il est comme la colonne de nuée qui, dans la marche des Hébreux, s'arrêtait sur la tente de réunion quand ils avaient besoin de se reposer, puis à nouveau se plaçait en tête pour tracer des chemins dans le désert.

Québec G1R 4R6 Canada
2, Rue Port Dauphin

Bernard LAMBERT, O.P.
Archevêché

Sommaire. — Il s'agissait pour la conférence de Notre-Dame d'explorer en différentes directions l'impact actuel de *Gaudium et spes* sur la culture prise au sens le plus étendu du terme. La culture apparaît aujourd'hui comme la dernière frontière de l'homme, et elle aspire à le contenir tout entier. Quelles sont les conséquences de ce fait pour l'évangélisation et pour la construction du monde ? L'exposé du P. Lambert montre en cinq points les données principales de la problématique rencontrée par la Constitution pastorale de Vatican II, la solution qu'elle proposait et certains effets de cet enseignement.